

CONCERT MUSIQUE A SAINT-SULPICE

Dimanche 17 février 2019, 17h00, Eglise romane

Quatuor Sine Nomine, Virginie Falquet et Delphine Gillot



© Pierre-Antoine Grisoni / Strates 1

Patrick Genet, violon - François Gottraux, violon - Hans Egidi, alto - Marc Jaermann, violoncelle

<http://www.quatuorsinenomine.ch>



Virginie Falquet , piano



Delphine Gillot, soprano.

Il y a un peu plus d'une année, le Quatuor Sine Nomine, qui n'est plus à présenter, donnait au théâtre du Grand Champ à Gland un concert qui explorait les limites du romantisme avec deux œuvres de Wagner. Pour cela, le quatuor s'était adjoint les talents de deux musiciennes, nées sur les rives du Léman. Ce concert a également été donné au temple de Peney le Jorat avec une magnifique acoustique, que l'on va retrouver à l'église Romane de Saint-Sulpice.

Nous avons le plaisir de vous présenter ce concert.

Un programme très riche :

Wolfgang-A. Mozart (1756 - 1791): Quatuor avec piano en sol mineur K478. Allegro - Andante - Rondo Allegro

Franz Schubert (1797 – 1828): Quartettsatz

Richard Wagner (1813 – 1883): Wesendonck-Lieder, pour soprano, piano et quatuor à cordes
(transcription Christian Favre)

Der Angel (L'Ange) II. Stehe still (Arrête-toi) III. Im Trebhaus (Dans la serre)
IV. Schmerzen (Douleurs) V. Traume (Rêves)

Richard Wagner (1813 – 1883): L'Enchantement du Vendredi-saint, transcription pour quatuor

Ernest Chausson (1855 – 1899): La Chanson Perpétuelle

<https://www.musicologie.org/Biographies/c/c003.html>

Plus d'informations sur les Wesendonck

Pour les personnes qui voudraient en savoir plus sur les Wesendonck, il s'agit des seuls poèmes que Richard Wagner a mis en musique, il s'agit de poèmes très doux écrits par une personne qui lui était chère. Vous trouvez plus d'informations sur ces compositions à l'adresse suivante :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Wesendonck-Lieder>

Voici des traductions des Lieder des Wesendonck provenant des archives de l'opéra de Lyon.

DER ENGEL / L'ANGE

Dans les premiers jours de mon enfance J'entendais souvent parler d'anges Qui échangent la joie sublime des cieux
Contre le soleil de la terre, J'entendais dire que, lorsqu'un cœur, craintif, Se languit en se cachant du monde,
Lorsqu'il veut doucement se faner Et se dissoudre en flots de larmes, Lorsque ardemment sa prière
N'implore que la délivrance, L'ange descend de son vol ample Et l'élève doucement vers les cieux.

Oui, pour moi aussi un ange est descendu, Et sur un plumage lumineux, Il emporte à présent, loin de toute douleur,
Mon esprit vers les cieux !

STEHE STILL! / ARRÊTE !

Roue du temps, qui siffles et grondes, Toi, mesure de l'éternité ; Globes de lumière dans le vaste Tout, Qui encerclez la boule de la terre ;
Création originelle et éternelle, interromps-toi, J'en assez de devenir, laisse-moi être ! Arrête-toi, force génératrice,
Pensée originelle qui crée éternellement ! Retiens ton souffle, calme ton élan, Tais-toi pour une seule seconde !
Pulsations débordantes, bridez votre cadence ; Que finisse le jour éternel de la Volonté ! Afin que, dans un bienheureux et doux oubli,
Je puisse apprécier tous les bonheurs !

Lorsque avec ravissement les yeux boivent les yeux, Que l'âme se noie dans l'âme ; Que l'être se retrouve dans l'être,
Et que la fin de tout espoir s'annonce ; Que les lèvres restent muettes dans un silence étonnant, Et que le cœur ne veut plus engendrer aucun souhait :
L'homme reconnaît la trace de l'Eternel, Et résout ton énigme, sainte Nature !

IM TREIBHAUS / DANS LA SERRE

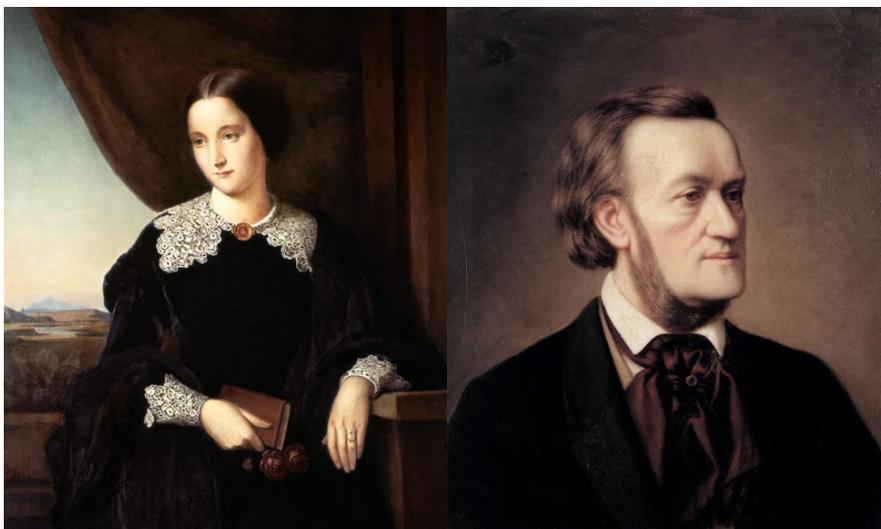
Couronnes de feuilles aux mille courbes, Baldaquins d'émeraude, Enfants des terres lointaines, Dites-moi, pourquoi vous plaignez-vous ? Silencieusement, vous inclinez vos branches, Vous tracez des signes en l'air, Et, comme un témoin muet des souffrances, Montez vers les cieux en un doux parfum.
Loin, mues par un désir ardent, Vous étendez largement les bras Et, sous l'emprise de l'illusion, Vous embrassez l'horreur vaine du vide absolu.
Je le sais bien, pauvres plantes : Nous partageons le même destin, Même entourés de lumière et de splendeur, Notre demeure n'est pas ici !
Et comme le soleil se sépare joyeusement Des apparences vides de la journée, Celui qui souffre véritablement S'enveloppe dans le sombre manteau du silence.
Le silence se fait, un murmure agité Envahit, inquiet, l'espace obscur : Je vois de lourdes gouttes se former Sur le vert ourlet des feuilles.

SCHMERZEN / PEINES

Soleil, tes pleurs chaque soir Rougissent tes beaux yeux Lorsque, te baignant dans le miroir de la mer, Tu es rejoint trop tôt par la mort ; Mais tu te relèves en toute majesté, Gloire de ce monde obscur, A nouveau éveillé dans le matin, Comme un héros fier et conquérant !
Hélas ! comment pourrais-je me plaindre ? Pourquoi mon cœur devrait-il être si triste Si le soleil lui-même doit perdre courage, Si le soleil lui-même doit se coucher ?
Et si seule la mort engendre la vie, Et si seules les peines donnent du bonheur, Oh ! combien je remercie la Nature De m'avoir donné ces peines.

TRÄUME / RÊVES

Dis-moi quels rêves merveilleux Tiennent mon esprit prisonnier, Qu'il n'ait pas, telles des bulles vides, Disparu dans un sombre néant ?
Des rêves qui, à chaque heure, Et chaque jour fleurissent plus beaux Et, avec leurs récits célestes, Se promènent, bienheureux, dans mon âme ?
Des rêves, qui tels des rayons sublimes, Plongent dans l'âme, Pour y peindre un tableau qui ne s'efface pas : Oubli, souvenirs !
Rêves, comme lorsque le soleil printanier Dans la neige embrasse les boutons, Afin que, dans un bonheur insoupçonné, Le jour nouveau les salue, Pour qu'ils se développent et fleurissent, Et en rêvant répandent leur parfum, Puis doucement s'éteignent contre ton sein, Et disparaissent dans le tombeau.



Wagner et Mathilde Wesendonck

Texte de la chanson perpétuelle de Ernest Chausson

Bois frissonnants, ciel étoilé
Mon bien-aimé s'en est allé
Emportant mon cœur désolé.
Vents, que vos plaintives rumeurs,
Que vos chants, rossignols charmeurs,
Aillent lui dire que je meurs.
Le premier soir qu'il vint ici,
Mon âme fut à sa merci;
De fierté je n'eus plus souci.
Mes regards étaient pleins d'aveux.
Il me prit dans ses bras nerveux
Et me baisa près des cheveux.
J'en eus un grand frémissement.
Et puis je ne sais plus comment
Il est devenu mon amant.
Je lui disais: "Tu m'aimeras
Aussi longtemps que tu pourras."
Je ne dormais bien qu'en ses bras.
Mais lui, sentant son cœur éteint,
S'en est allé l'autre matin
Sans moi, dans un pays lointain.
Puisque je n'ai plus mon ami,
Je mourrai dans l'étang, parmi
Les fleurs sous le flot endormi.
Sur le bord arrivée, au vent
Je dirai son nom, en rêvant
Que là je l'attendis souvent.
Et comme en un linceul doré,
Dans mes cheveux défaits, au gré
Du vent je m'abandonnerai.
Les bonheurs passés verseront
Leur douce lueur sur mon front,
Et les joncs verts m'enlaceront.
Et mon sein croira, frémissant
Sous l'enlacement caressant,
Subir l'étreinte de l'absent.